

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 108 (1963)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Ce sacré culte de la personnalité!  
**Autor:** R.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-343145>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mant le périmètre de cette région troublée, d'une force amphibie pouvant mettre rapidement à terre des éléments capables d'éteindre les foyers d'incendie. La sixième flotte américaine, indépendante des bases et aérodromes terrestres, fournit cet appui souple, puissant, sans provocation, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, appui qui serait plus efficace encore si ses unités de « *Marines* » étaient renforcées. Mais à l'heure actuelle, il n'existe aucune force de cette nature en mer Rouge et dans l'océan Indien pour protéger la région du golfe Persique et la péninsule Arabique.

C'est une exigence que les Britanniques devraient satisfaire en constituant une force amphibie appropriée.

Capitaine B. H. LIDDELL HART

---

### **Ce sacré culte de la personnalité !**

C'était fatal ! On l'aimait trop. Si bien que, peu après sa mort, l'ex-petit père des peuples fut « déstalinisé ». Car, même disparu, son nom et son souvenir étaient devenus gênants. Alors, on l'éloigna du mausolée de la Place Rouge où il dormait aux côtés de Lénine. C'était une sérieuse vengeance. Mais, comme cela ne suffisait pas, on déboulonna ses statues, fit disparaître ses portraits. Les pays satellites emboîtèrent le pas, car on y a le sens de la discipline.

Et pourtant, beaucoup furent étonnés de cette subite disgrâce morale et posthume. Le camarade Staline n'était-il pas, à leurs yeux, dans le sillage du grand Lénine, l'artisan de la dictature du prolétariat qu'il avait, au cours des ans, consolidée par de sages mesures d'épuration ? Par exemple,

en faisant liquider sur place la plupart des adversaires du régime auxquels sa nature généreuse voulait épargner les fatigues d'un voyage en Sibérie. N'avait-il pas repoussé victorieusement l'attaque de la Finlande, qui voulait s'agrandir aux dépens de l'ancien empire des tsars; en septembre 1939, porté secours à la Pologne en soustrayant à la conquête allemande la moitié de son territoire? Puis, après avoir chassé la Wehrmacht des plaines russes et donné son nom à Stalingrad, ne fut-il pas le génial créateur du « rideau de fer », préservant ainsi les communistes de l'Est de la fuite des populations de l'Allemagne fédérale vers la Terre promise?

Alors, que reprochait-on finalement à Staline en marge de quelques petits caprices généralement tolérés par ses disciples et sans doute imputables à l'originalité de son caractère? Eh bien, le brave peuple russe apprenait un jour avec stupéfaction qu'on l'accusait d'avoir suscité, puis entretenu autour de son nom le « culte de la personnalité ». Et voilà les grands mots lâchés et que commence le spectacle de la « déstalinisation » en série! Efforçons-nous de le contempler d'un peu plus près...

\* \* \*

Et tout d'abord, pour les besoins de l'analyse, il convient de dissocier les deux termes de l'expression si curieusement associés et de voir, dans un premier temps, ce qu'on doit entendre par « personnalité ». On cherchera ensuite à préciser ce qu'est un « culte » selon le langage soviétique, puis à faire la synthèse de cet étrange affrontement pseudo-philosophique.

Il suffit de parcourir les dernières pages du « Petit Larousse » pour voir surgir les noms de milliers de personnalités qui ont jalonné et marqué de leur empreinte le cours des siècles. C'est un imposant défilé d'empereurs, de rois, d'hommes d'Etat, d'historiens, de romanciers, de poètes, de musiciens, de peintres, de chefs de guerre, souvent d'aventuriers, qui

se sont imposés, les uns par leur talent, les autres plus simplement à la faveur d'événements qu'ils avaient su provoquer ou qui leur furent propices. Et nous serions fort étonnés que plusieurs de nos lecteurs n'aient pas entendu parler de Guillaume Tell, dont l'arbalète est encore la garantie de la qualité des produits suisses, du major Davel qui a donné son nom à tant d'auberges vaudoises, d'un certain Napoléon qui ne tenait jamais en place, de Victor Hugo avec ses misérables et de tant d'autres hommes illustres dont les noms figurent dans nos manuels scolaires. Et récemment encore, n'avons-nous pas vu, dans un concours télévisé où l'on demandait aux assistants quelles personnalités ils aimeraient rencontrer, sortir ex-æquo Jean XXIII et Brigitte Bardot, après le général de Gaulle...

Certes, prises dans leur ensemble, les personnalités dont la silhouette se profile dans le dictionnaire ne firent pas toutes œuvre utile et seul un petit nombre d'entre elles ont leur statue de cire au musée Grévin. Mais la question n'est pas là. Trop d'impondérables ont influencé la courbe de l'Histoire et dans ses *Pensées* Pascal a eu raison de dire un mot du « nez de Cléopâtre » qui, s'il avait été plus court, aurait sans doute changé la face du monde.

Ainsi, s'agissant d'individus non confectionnés en série, il semble qu'on puisse déduire de ce « phénomène social » une première constatation. A savoir qu'une personnalité, de quelque nature qu'elle soit, provoque infailliblement une réaction, positive ou négative, d'abord dans le pays dont elle émerge puis, selon son rayonnement, sur le plan international. Cette réaction sera d'ordre intellectuel, artistique ou sentimental. Un grand écrivain atteindra l'esprit du lecteur, un musicien la sensibilité de celui qui l'écoute. Un dictateur suscitera, notamment par des réalisations spectaculaires, l'admiration des foules, mais aussi la haine de ceux qui demeurent réfractaires à son idéologie ou plus simplement à sa domination.

C'est le moment de revenir à Staline qui était, dans son genre, une personnalité. Bénéficiant du dévouement incon-

ditionnel de ses collaborateurs immédiats et de sa garde pré-torienne, mais surtout de la gloire acquise par ses soldats sur les champs de bataille où ils luttèrent vaillamment, moins sans doute pour la cause du communisme qu'instinctivement poussés à défendre leur patrie, il fut, après la guerre, l'homme fort et puissant que l'on sait. Toutefois, son autorité n'était pas uniquement due à l'issue favorable de la campagne de Russie. Elle s'était affirmée, bien avant le conflit mondial, au cours de sa lutte acharnée pour la conquête du pouvoir, par ses impitoyables méthodes de gouvernement et son habileté à exploiter certains événements internationaux. La guerre n'a fait que sanctionner le prestige de Staline, bombardé généralissime, puis maréchal. Il avait, aux yeux de la nation, sauvé la Patrie.<sup>1</sup>

Dès lors, devenu le maître absolu de l'immense Union soviétique — centre de gravité de nombreux satellites — son despotisme inspirant à tous un saint respect, avait-il encore besoin d'un culte de sa personnalité? En d'autres termes, car nous sommes ici dans une discussion pleine de nuances, a-t-il voulu sciemment exploiter son prestige ou son autorité pour être l'objet d'une dévotion particulière? Ou bien la ferveur, souvent mystique, dont certains l'entouraient ne fut-elle que l'expression naturelle d'un sentiment populaire? Eternel dilemme où l'on retrouve la difficulté d'établir clai-

---

<sup>1</sup> Qu'on nous permette ici une petite digression historique! La presse a récemment publié des déclarations de maréchaux et généraux russes affirmant que le « vrai vainqueur » de la bataille de la Volga (Stalingrad) n'était pas Staline, mais Krouchtchev. Le maréchal Yeremenko écrit au sujet des revers qu'avait subis l'armée soviétique jusqu'à Stalingrad « que s'il est juste qu'un second front en Europe aurait relâché la pression allemande sur le front oriental, il n'en reste pas moins que la tournure défavorable des événements était en grande partie due aux graves erreurs de Staline lui-même dans l'appréciation de la situation, l'élaboration de ses plans stratégiques et dans la conduite des troupes ». Comme on le voit, on lui dénie aujourd'hui tout génie militaire.

En revanche, et selon nous, il n'est pas exclu que Krouchtchev ait joué, au cours de cette bataille, un rôle important. Devenu membre du « Politburo » en 1939, il est, en 1941, avec le grade de lieutenant-général, président du « Comité de défense » de la région de Kiev; puis, comme colonel-général, commandant en chef de « l'armée des partisans » en Ukraine. En septembre 1942 (début des combats devant Stalingrad) après avoir remplacé Malenkov, il est le collabo-

rement toute relation de cause à effet! Pour prendre un exemple moins abstrait: un homme est-il réputé alcoolique parce qu'il boit trop ou boit-il trop parce qu'il est, par nature, ou hérédité, alcoolique?

Après cette profonde pensée, qui dénote notre seule soif de vérité, disons encore que, le parti communiste s'étant efforcé, dans sa lutte contre la religion, de nier l'existence de Dieu, il se peut que Staline ait bénéficié de ce « vide céleste » pour prendre la place du Tout-Puissant et devenir ainsi le « petit père des peuples ». Dans cette hypothèse, il est évident que le fameux « culte » aurait trouvé sa naturelle justification. Certains flatteurs l'appelaient aussi, d'une manière moins élégante et plus lourde, la « locomotive de l'Histoire ». Mais, comme elle a finalement déraillé, n'en parlons plus! Sinon, pour conclure ce chapitre, que Staline, avec ou sans culte de la personnalité fut, à l'image d'Ivan le Terrible, un méchant et cruel bonhomme. C'est sans doute cela qu'on lui reproche avant tout. De son vivant, personne n'osait y toucher. Mort, tout le monde lui tombe dessus. Et, comme disent les Vaudois, « c'est rudement bien fait ».

\* \* \*

Le lecteur aura sans doute compris que si nous nous sommes volontairement fourvoyés dans le « cas Staline » c'est

---

rateur de Joukov, l'un des vainqueurs sur le front de la Volga. Etant « sur place » et donc près de la troupe, plus intelligent et plus humain que Staline, il a sans doute, en sa qualité de représentant du « Politburo », servi de précieux intermédiaire entre Joukov, puis son successeur Voronov et le Kremlin.

Qui fut le véritable vainqueur à Stalingrad? Il est difficile de le dire et de préciser le nom du chef qui a finalement fait pencher la balance en faveur des Russes. Ce qu'on doit reconnaître, avec le respect dû à tant de morts, c'est que, des deux côtés, on s'est battu avec vaillance et un étonnant acharnement.

Staline avait sa volonté de fer, mais n'était pas un spécialiste de la stratégie. Les officiers de son état-major et ses généraux étaient certes de grande valeur, mais il faut penser que « le patron » voulait, comme on dit, « tout commander ». Faut-il alors, en contredisant Clemenceau, dire que la conduite de la guerre est trop délicate pour la confier à des civils? Mais notre conclusion ne serait pas tout à fait exacte car, en face de Staline il y avait Hitler, un militaire, lui, puisqu'il était caporal!

essentiellement pour revaloriser la notion de personnalité que le dictateur de toutes les Russies semblait avoir entraînée dans sa chute. Car elle joue, également dans l'armée, un rôle prépondérant, qu'on va s'efforcer de définir sans verser dans la littérature. Certes, la forte personnalité d'un chef, si elle s'exprime par des manifestations trop originales de son caractère, ne saurait toujours s'harmoniser avec la discipline, notamment dans l'ordre intellectuel. Mais nous n'avons pas à discuter de cas d'exception. Il suffit que le chef, à quelque échelon que ce soit, mais surtout à la tête d'unités combattantes, fasse la preuve de son autorité naturelle par la qualité de son intelligence et de son cœur, son sens des possibilités morales et physiques de sa troupe, la connaissance de son métier pour susciter l'estime et l'affection de ses hommes. Il sera alors, à leurs yeux, la « personnalité » à qui l'on peut, dans le danger, se confier corps et âme. Peut-être y a-t-il quelque pédantisme à constamment faire allusion à ce terme alors qu'il n'apparaît guère dans le langage militaire courant. Car un vrai chef est implicitement une telle personnalité et c'est même risquer le pléonasme que de dissocier les deux mots.

Au point où nous en sommes de nos réflexions, et s'agissant plus particulièrement de l'autorité du chef, on pourrait consacrer à ce thème encore de nombreuses pages, mais l'instant est venu de mettre un terme à ce modeste exposé.

En ce 20<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Stalingrad, appelée par la suite celle de la Volga, la télévision et le cinéma nous ont montré des scènes de ce gigantesque affrontement. Comment ces hommes ont-ils pu, de part et d'autre, « tenir » dans les ruines d'une ville tous les jours bombardée, sans vivres, dans le froid et le sang? Pusaient-ils dans leur seul patriotisme cette farouche volonté de résistance? Ou bien la notion de patrie devint-elle de plus en plus abstraite et inopérante avec la souffrance, en s'estompant dans un subconscient encore en veilleuse? N'est-il donc pas plus simple et plus humain de penser que, dans sa détresse morale et physique,

c'est auprès de son chef que le soldat puise le réconfort et trouve l'affection dont il a besoin et aussi l'apaisement qui convient à sa peur de la mort?

Quelle belle personnalité que celle d'un chef digne de ce nom, et qui, dépositaire de la mission que lui a confiée le pays, symbolise devant ses hommes le devoir du soldat dont il peut, sans phrases, par sa simple rayonnante présence et l'exemple qu'il leur donne, exiger tous les efforts et tous les sacrifices. Oui, nous sommes ici loin de cet obscur et morbide « culte » dont on dit que voulait s'entourer l'ex-bien-aimé Staline. A moins, comme le remarquait le président Edouard Herriot, que la gloire des grands hommes ne soit faite que de la misère des sculpteurs.

Et comme il avait tort ou était trop modeste, ce brave général des temps héroïques qui, parlant de ses troupes en marche, disait: « Je les commande, il faut bien que je les suive » !

R. M.

---

### **Phénomène déjà ancien mais plus que jamais d'actualité: « l'antimilitarisme »**

Le colonel EMG H. Verrey, officier de recrutement, est de par ses importantes fonctions, au contact personnel de notre jeunesse dont il connaît les réactions face à leur devoir militaire et au principe de la défense nationale. Son expérience professionnelle justifie l'intérêt que nos lecteurs peuvent porter à l'étude qui suit. (Réd.)

Il y a une année, l'initiative antiatomique nous a valu un hiver particulièrement explosif. Exemple de la confusion des esprits et de l'incohérence des idées, cette initiative a marqué aussi un réveil de ce qu'il est convenu d'appeler l'antimili-